

Zeitschrift: Revue économique franco-suisse
Herausgeber: Chambre de commerce suisse en France
Band: 32 (1952)
Heft: 10

Artikel: Par un dimanche d'août... : Niederwald et le Haut-Valais ont fêté César Ritz
Autor: Heer, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-888482>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Par un dimanche d'août...

Niederwald et le Haut-Valais ont fêté César Ritz

par

Jean Heer

LORSQUE j'étais enfant, je croyais que le mot Ritz, si souvent placé devant ou après le mot hôtel, était tiré de l'adjectif riche : il signifiait pour moi luxe, belles dames parfumées, beaux messieurs portant monocle et marchant sur d'épais tapis. Plus tard, j'appris que Ritz était le nom d'un grand hôtelier. Il fallut cependant que je me rendisse aux fêtes de Niederwald pour savoir que son prénom était César, qu'il était né en 1850 dans ce petit village de la vallée de Conches, — qui relie la source du Rhône (Gletsch) au Tunnel du Simplon (Brigue) — qu'il avait été fort pauvre avant de diriger une foule d'hôtels et qu'il était lentement mort d'épuisement après une vie faite de labeur, d'amour de son métier et de probité.

NIEDERWALD compte près de deux cents habitants. C'est un village formé de chalets noircis par le soleil et qui se détachent clairement sur la pente verte et ensoleillée de la vallée. La route de la Furka, noire et large, passe au pied du groupe de maisons cuivrées aux fenêtres blanches. L'église au long clocher pointu veille, depuis l'avalanche qui, au XVII^e siècle, détruisit le hameau, sur les maisons étroitement réunies autour d'elle.

Le voyageur admire Niederwald au passage, mais le train ne s'arrête à la gare que sur demande : il n'y a pas d'auberge, pas de beaux magasins ; seuls, le Rhône qui descend en bouillonnant et le vent qui souffle dans les forêts de mélèzes viennent troubler le calme village.

Pourtant, en ce dimanche d'août, l'animation est grande dans le village. Les habitants ont mis leurs plus

beaux costumes ; les femmes surtout, qui ont posé sur leurs cheveux noirs la haute coiffe dorée dont s'enorgueillissent avec raison les paysannes de la vallée de Conches, berceau du Rhône. Dans les conversations faites dans la langue sonore qu'est le patois alémanique des Hauts-Valaisans, le mot Ritz revient souvent, surtout pour parler de M^{me} Ritz, l'épouse incomparable que le village reconnaissant va fêter en même temps qu'il inaugurera tout à l'heure une belle fontaine de bois roux dédiée à César Ritz.

Plus on approche, en montant vers le haut du village, du chalet brun où naquit le grand hôtelier, plus la foule est dense : déjà du haut du balcon de bois, le maire de la commune s'adresse aux nombreux invités qui se trouvent sur la terrasse. On reconnaît parmi eux les représentants les plus authentiques de la grande hôtellerie et du tourisme helvétique, entourant M. Escher, Conseiller fédéral ; on y voit aussi des paysans de la région venus associer leur fierté de concitoyens à l'émotion que témoigne — mince, souveraine et affable — la femme du célèbre créateur d'hôtels. Le discours du président de la commune est bref, concis, comme il sied à un peuple montagnard, habitué à agir, à lutter. Il relève tout particulièrement, premier d'une série d'orateurs qui insisteront sur ce fait, l'énergie indomptable dont Ritz fit preuve durant toute son existence. Ce treizième enfant d'une famille de paysans — qui comptait cependant aussi plusieurs sculpteurs, peintres, constructeurs d'orgues — dut sa destinée hors de pair à des qualités étonnantes d'observation, d'intelligence et de travail. En outre, cet



Trois jeunes filles de la vallée de Conches en contemplation devant le portrait de César Ritz.



Niederwald, dans le Haut-Valais, où est né César Ritz en 1850.

homme qui se plaisait à dire un soir à Lady Churchill, mère du grand homme d'État britannique : « Toute ma vie a été incroyable », a bénéficié et a su tirer parti du développement considérable de la vie économique et industrielle à la fin du siècle dernier.

NOUS avons pu visiter la maison où César Ritz vit le jour et où il mena pendant quinze ans la vie d'un enfant pauvre de la montagne. M. Charles Ritz, son fils, nous fit voir sur la large poutre soutenant le plafond bas de la chambre centrale l'inscription indiquant que Johan Ritz et Maria Bittel, sa femme, « ont fait construire cette maison », et dessous, la date : 1778. Dans un coin, sur un poêle patiné, les armoiries des Ritz, les mêmes que l'on retrouve sur le papier de l'Hôtel Ritz de Paris.

Les mêmes aussi que l'on voit sur la fontaine, au milieu du village. Sur la fontaine que le curé vient de bénir et devant laquelle, après les chœurs chantés par les habitants, M. Escher, conseiller fédéral, prend la parole.

Le ministre des Chemins de fer et des Postes est originaire du Haut-Valais. Il connaît donc bien la vie rude des paysans de cette région. Et lorsqu'il parle des premières années difficiles de César Ritz, il sait ce que le petit pâtre a dû apprendre et endurer avant de pouvoir s'affirmer comme le plus habile hôtelier de son temps. Dans une allocution simple, directe et exempte de toute sentimentalité de cantine, M. Escher sut retracer la vie de César : les débuts malheureux à Brigue où il fut notamment sacristain, le départ brusque et définitif pour Paris où, à force de ténacité, il put entrer dans le personnel du restaurant Voisin, alors à la mode. Taciturne, voire renfermé, Ritz observa la vie et les habitudes de la société galante et élégante d'alors. Il sut s'en souvenir et tirer les conclusions qui s'imposaient à lui comme directeur d'hôtel. Puis l'orateur parla de la rencontre entre Ritz, qui venait de rendre un signalé service au directeur de l'hôtel du Rigi, et le colonel Pfyffer von Altishofen, qui lui proposa la direction de l'hôtel national de Lucerne, récemment construit. Dès lors, le chemin de la gloire et de la fortune fut, pendant près de vingt ans, ouvert à César. Ritz épousa en 1888 la fille d'hôteliers français qui devait lui être d'un si précieux secours. Jusqu'à 55 ans, il fit preuve de toutes les qualités que Pfyffer avait définies ainsi en l'engageant comme directeur de l'Hôtel national de Lucerne : « Je sais vous apprécier, vous et vos qualités. J'ai trouvé en vous un homme qui sait ce qu'il veut, un homme capable de prendre des décisions rapides ».

Mais en 1903, l'infatigable voyageur, l'organisateur et le directeur général d'hôtels à Paris, Londres, Francfort, Rome, Salsomaggiore, Monte-Carlo, l'homme dont le roi Édouard VII disait : « Là où Ritz ira, nous irons », dut cesser toute activité. Surmené, atteint de dépression nerveuse, il se survécut quinze ans à lui-même avant de mourir à Küssnacht, en 1918.

APRÈS les cérémonies officielles, après les « raclettes » de fromage chaud et coulant servies sous les mélèzes au bord du Rhône joyeux, le dimanche d'août s'est terminé comme tant de dimanches dans cette vallée splendide : les habitants taciturnes sont rentrés chez eux du pas lent et réfléchi qui caractérise les montagnards ; ils se sont préparés à reprendre le lendemain leur travail d'agriculteurs cultivant de petits lopins de terre, vivant de peu, comme le faisaient les parents et les frères de leur grand concitoyen.

Pour moi, j'ai pensé une fois de plus à la destinée de cet homme qui né, pauvre et humble dans une région où l'on parle l'allemand, sut créer une des merveilles de l'industrie hôtelière dans une ville où le goût est roi : l'hôtel Ritz de Paris. Ritz s'est souvenu, en dressant les plans d'aménagement de l'immeuble de la place Vendôme, que ses ancêtres avaient été des artistes. Il ne voulut pas que l'hôtel qui porte son nom fût immense par ses dimensions, mais parfait par le confort, la cuisine et le service.

CÉSAR RITZ a bien mérité de son petit pays. Le tourisme suisse doit beaucoup à ce pionnier, qui, un des premiers, se préoccupa de l'hygiène et de la salubrité tout en assurant à ses hôtes le sentiment « d'être chez eux à l'hôtel ». C'est en partie à lui, à son influence sur l'hôtellerie que la Suisse doit d'avoir reçu le fameux « T » en or du Tourisme que M. Maurice Dreicer, écrivain américain et collaborateur réputé de plusieurs postes de radio des États-Unis, accompagné de M. S. Bittel, directeur de l'Office national suisse du tourisme et d'une délégation de journalistes américains, lui ont décerné le 12 août dernier. Et ce n'est pas sans raison que M. Escher, Conseiller fédéral, a pu dire à cette occasion, en vibrant et nouvel hommage à César Ritz :

« Un petit berger suisse, né dans le cœur le plus sauvage du Valais. Il garde les vaches pendant l'été, il va pendant l'hiver à la petite école du village. Quarante ans plus tard, cet homme dirige les hôtels les plus célèbres du monde entier. Son nom est synonyme de luxe, d'élégance, de raffinement. La société la plus exigeante le fête et l'imité. Aujourd'hui, trente-cinq ans après sa mort, des hôtels de premier ordre portent son nom dans les capitales... »

La conception que Ritz se faisait de sa profession ressort de ses propres paroles : « Il n'est point de commerce où l'acheteur aït avec le vendeur des rapports aussi étroits, aussi intimes, que sont dans un hôtel ceux de la clientèle avec le patron. »

Ritz mettait au premier plan, non pas le gain mais l'amour de son métier et les bonnes relations entre ses hôtes, ses collaborateurs et lui-même.

Cet hommage est une véritable profession de foi pour les successeurs de celui qu'on surnomma « le roi des hôteliers et l'hôtelier des rois ».

Jean Heer